

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Voluit

Il regardait la gosse évoluer au dessus de la vallée. C'était désormais la seule à continuer d'occuper le ciel depuis la chute de la République. Les bourres avaient bien tenté de lui confisquer son appareil, mais huit jours après, elle les narguait sous un nouveau rotor. Le délit étant unique, aucune peine n'avait été prévue.

Du temps du vieux, il avait essayé lui aussi de taquiner le manche, mais il en était resté à des vols utilitaires et se lassait vite de ces facéties familiales. Il préférait de loin les activités musculaires de pleine nature ou les sports de glisse.

Il avait dû arrêter très vite les compétitions nationales et régionales pour des raisons politiques. Il haïssait la politique. Aujourd'hui, pourtant, il aurait aimé pouvoir remettre les choses dans un sens qui ait un sens, mais comment ?

Lors de la crise de quarante-neuf, le gouvernement s'étant discrédité dans des opérations pas très claires, les religieux en avaient profité pour se présenter comme la seule alternative. La situation était en fait minée depuis des années, et les changements furent presque insignifiants. Ainsi la loi sur la liberté des cultes fut massivement approuvée par les populations sous le prétexte qu'elle entérinait une situation existante... à quelques détails près.

Les hommes qui tiraient les ficelles du pouvoir depuis longtemps apparurent alors au grand jour.

L'autogire se rapprochait de lui. Elle avait dû l'apercevoir de là-haut. L'appareil fit deux ou trois passages puis disparut derrière la forêt. Depuis que la mère avait disparu, il y a huit ans, il ne la voyait plus que dans ces occasions. Et toujours de loin. Ce devait être une belle femme maintenant. Il chercha un moment le nom de son petit dernier. La grande c'était Rosa,

il s'en souvenait bien, le second Ernesto, mais le dernier ? Il se rappelait la colère de sa sœur quand Césarine avait décidé d'accoucher sur l'autogire et sa stupeur en voyant l'appareil décoller quand elle comprit que la naissance aurait lieu en vol. Ah, Liberté, ça lui revenait, c'était une fille.

Le soleil était bas maintenant, il allait falloir qu'il rentre s'il ne voulait pas tomber sur les Chevaliers de l'Ordre. Ils étaient pires que les miliciens. Il enfourcha le vélo et se laissa descendre sur le village. Il retrouverait la route juste avant le petit pont et retrouverait Francine à la fermeture du magasin. Chez elle au moins, c'était calme et les voisins étaient discrets par égard pour son âge.

Depuis une alerte l'été dernier, il avait définitivement abandonné son domicile et pris l'habitude de dormir chez ses amies du moment. Maintenant que Claire était mariée, il passait ses nuits chez Maud ou Céline. Aucune des deux n'étant là ce soir, c'est à Francine qu'il avait fait appel.

La Mercédès mauve était arrêtée en travers sur le pont. Il voulut la contourner mais la femme coiffée d'un foulard lui braqua sous le nez le canon d'une arme en l'interpellant.

- Les pantalons courts sont interdits. Vous avez vos papiers ?

Il posa le pied à terre et dévisagea celle qui lui faisait face. Une « Mono », sûrement catholique ou musulmane. Elle arborait sur sa poitrine écrasée par le bandage une croix des Chevaliers de l'Ordre. Seul, l'ovale du visage émergeait de l'étoffe. Pas souriant ni épanoui ce visage. Il savait que la conversation tournerait court car il n'avait ni papiers ni broche indiquant sa confession. Et pour cause, il ne se reconnaissait dans aucune religion.

Lorsque la loi avait été promulguée, tout le monde prétendait qu'il s'agissait d'une formalité puisque chacun avait plus ou moins une philosophie de l'apparition de l'homme. Puis certains groupes minoritaires qui avaient cru pouvoir s'en sortir en déclarant des religions fictives furent condamnés au moyen d'une loi sur les sectes datant du siècle dernier.

Les irréductibles furent condamnés à la clandestinité.

- Vous êtes libre ce soir ?

Il lut la fureur dans les yeux de la femme et sa gifle partit quand il l'entendit manœuvrer la culasse. Magistrale ! La dignitaire de l'Ordre alla rouler sous la Mercedes, la mâchoire inférieure légèrement décalée. Il ramassa le pistolet mitrailleur et le jeta dans la rivière avec une moue de dégoût et machinalement s'essuya les mains sur son pantalon. Les clefs de la voiture suivirent le même chemin. Après un regard méprisant envers celle qui se terrait sous la voiture, il enfourcha sa machine et repartit vers Bessèges.

Il n'avait pas fait cent mètres quand il se ravisa. Sans poser le pied à terre, il fit demi-tour et revint sur ses traces. En le voyant, la religieuse battit en retraite vers le sous-bois, certaine qu'il venait achever le travail. Il ouvrit la porte du véhicule. A l'intérieur, c'était encore plus luxueux qu'il ne l'avait imaginé. Il desserra le frein à main et donna une légère impulsion à la voiture qui lentement descendit la pente. Elle racla le parapet et quitta la route, rebondissant de rochers en rochers jusque dans le lit du torrent. Quand la voiture explosa, il reprit la route sans traîner, les hélicos seraient là dans quelques minutes.

Il préféra quitter la route et reprendre par la montagne, ce serait un peu plus long mais Francine l'attendrait.

Il l'avait rencontrée pour la première fois lors de l'ouverture du Maxi Mondial sur les bords de la Cèze. Elle prenait ses fonctions de caissière alors que lors d'un pari entre copain, il avait affirmé que le système de sécurité du magasin serait le même que dans l'ancien Champion, fermé l'été dernier.

Lors de son passage en caisse, il avait choisi sa caissière : blonde, bouclée, petite avec ce qu'il fallait de rondeurs un peu partout, et souriante de surcroît. Comme à chaque fois, l'alarme avait retenti et les molosses de la sécurité s'étaient déplacés toutes dents dehors. Il les avait reçus avec le sourire en s'excusant de les avoir dérangés. Les vigiles un peu surpris et gênés d'avoir à faire à un homme de son âge s'étaient un peu radoucis, mais il ne s'étaient vraiment rendu compte du ridicule de la situation que lorsqu'il leur demanda s'il devait aussi retirer son caleçon, en plein hiver, car il craignait d'avoir froid.

Les caisses avaient cessé de fonctionner, et les clients hilares demandaient aux employées tout aussi ravies de l'intermède si c'était une animation prévue par la maison. Le directeur du magasin finit par

descendre de son aquarium pour lui présenter ses excuses et proposer une explication rationnelle et satisfaisante pour tout le monde. Sans se départir de son sourire, il suggéra que sa mâchoire traitée au manganèse avait pu affoler les détecteurs. C'est ce qui fut retenu.

Il compléta la panoplie en fournissant une carte de paiement qui fut refusée par quatre machines successives. Quand Francine, essayant de retenir le fou rire qui la secouait en le voyant sortir le petit fil magnétique de sous sa langue, lui tendit son ticket de caisse, il retint sa main et lui demanda ce qu'elle faisait à la fermeture du magasin.

- Ce soir, je fête mes vingt ans avec quelques amis... Vous voulez venir ?
- Je crains de quelque peu dépasser la moyenne d'âge... des parents des invités.
- -Si vous mettez la même ambiance qu'ici, je ne sais pas si quelqu'un va s'en rendre compte !

La soirée fut très réussie et puisqu'elle était majeure, il n'eut aucun prétexte pour refuser de rester jusqu'au matin. Quand il lui expliqua sa situation, elle lui répliqua que s'il aimait les jeunes femmes infidèles, il pouvait repasser quand il voulait et qu'il ne craigne rien pour les religieux, elle les haïssait autant qu'elle en avait peur.

Il l'aperçut de loin qui attendait devant le magasin, mais quand il arriva à son niveau, elle regarda ailleurs et fit mine de rajuster le foulard réglementaire que toute femme était obligée de porter dans la rue sous peine de se faire arrêter pour prostitution. Il comprit son geste quand il vit à l'angle de la rue la Mercédès jaune en stationnement. Quatre Chevaliers en costume d'apparat dévisageaient tous les passants. Il bifurqua avant qu'il ne l'aient remarqué et retrouva Francine dans la ruelle.

En écoutant la radio, il comprit que les choses seraient difficiles au matin. En effet, son signalement avait été diffusé comme celui d'un homme dangereux. En prenant le pouvoir, les religieux avaient fait main basse sur tous les moyens d'information en relayant localement les émissions nationales et européennes de l'Ordre des Chevaliers. Pour le reste, la diffusion servait surtout de vecteur à la délation. Les médias sur papier et par image ayant été déclarés subversifs, l'ensemble des journaux et télévisions avaient disparu. Seul à poursuivre sa mission depuis

cinquante ans, le « Loup pour l'homme » continuait de paraître sur le réseau, parfois sur papier sous le manteau, dans une édition simplifiée. Encore fallait-il disposer d'un ordinateur ou d'un terminal, ce qui était aussi coûteux que dangereux puisque strictement interdit.

Francine, hormis sa jeunesse, sa convivialité et sa sensualité possédait aussi de solides qualités de cuisinière. Vu les ressources que la loi accordait à chacun, cela n'était pas négligeable pour accommoder la banalité de l'ordinaire. Là encore, les religieux avaient joué fin.

Pour éviter les excès des décennies précédentes, la loi prévoyait que le revenu de chacun pour son travail ne pourrait excéder le Maximum Prévu, les suppléments étant mis à disposition de la collectivité qui le gérerait dans l'intérêt commun. Si les prix avaient rapidement évolués, le M.P. n'avait pas varié d'un euro. L'Ordre des Chevalier par le truchement des subventions que ses hommes de paille votaient systématiquement avait vu sa richesse et sa puissance dépasser celles des états de la région.

Il félicita Francine pour sa salade aux écorces de chêne vert et entreprit de vider son sac à dos. Sous les quelques vêtements qu'il transportait avec lui, il sortit l'ordinateur mou qu'il connecta sur l'antique poste de télévision désormais inutile. Sur la rambarde de la fenêtre, il fixa la minuscule antenne satellite et commença les opérations de pointage. Le réseau fut établi en moins de six minutes.

C'était le dernier projet sur lequel il avait travaillé. Un ordinateur qui ressemblait au cerveau humain. Sa sœur, la plus jeune, dès sa sortie de l'école avait fondé l'entreprise qui devait développer et commercialiser le prototype concurrent : l'ordinateur biologique. L'un et l'autre étaient arrivés à maturité mais aucun ne fut jamais vendu. En effet s'il s'était avéré qu'il n'entraient pas en concurrence, puisque l'aspect compact et portable de l'un en faisait l'outil personnel idéal, l'autre, malgré une maintenance et des conditions d'exploitation plus délicates se révélait comme le plus puissant outil industriel et de communication jamais conçu par l'homme, les premiers prototypes furent saisis par les militaires, incapables d'en tirer quoique ce soit, puis détruits par les religieux.

C'était un de ces monstres qui permettait d'éditer le « Loup » sur le réseau et de maintenir en échec toutes les entreprises militaires et spatiales de quelque envergure. Malgré de multiples tentatives dans la région de Clermont, les autorités n'avaient toujours pas réussi à le localiser.

Il commença par se mettre au courant des nouvelles de la journée. Le cœur battant, Francine lisait et découvrait les reportages vidéo par dessus son épaule. Rien de bien réjouissant. La concentration des pouvoirs se poursuivait, et la seule chose qui évoluait, c'est que cela se faisait de façon de plus en plus transparente. Ils ne craignaient plus rien et voulaient aller de plus en plus vite.

La loi sur l'automobile venait d'être adoptée, à l'unanimité. De toute façon, là encore, il s'agissait d'entériner ce qui existait déjà : « Interdiction pour les particuliers de posséder un véhicule terrestre à moteur, transformation de la production automobile en fabrication d'engins utilitaires et collectifs ou militaires, sauf pour deux marques de luxe qui se voient imposer le resserrement de leur gamme sur des modèles convenant aux dirigeants de l'état et aux membres de l'Ordre », ce qui constituait un pléonasme.

Il eut une pensée pour la gosse et son autogire qui une fois de plus échappaient au dispositif législatif.

Le reste des nouvelles n'était guère plus réjouissant, et il semblait que les différents pôles de résistance, s'ils n'avaient pas tous disparu, aient préféré agir dans la discrétion. Un article sur le marché de La Grand-Combe, dans les pages régionales, attira cependant son attention, sans qu'il puisse vraiment expliquer pourquoi, et il se promit de rendre visite le lendemain à l'antiquaire que le « Loup » épinglait : « intéressant mais diablement trop gourmand ! ». Diablement ! C'était sans doute ce qui l'avait alerté. L'article était signé Noémie Guérin. Dans les pages régionales !

Noémie Guérin, c'était le nom de cette gamine qui refusant de faire allégeance aux milices prétendait qu'elle circulerait librement par les routes de France. C'était au début du siècle, il devait avoir vingt ans. Sa sœur, la plus âgée, alors jeune journaliste au « Loup », avait prouvé que l'enquête bâclée de la gendarmerie qui concluait à un accident était en fait une manipulation. Noémie Guérin avait bien été assassinée et c'était depuis devenu le symbole de toutes les résistances du pays. C'était cependant la première fois que la signature apparaissait dans les actualités locales.

Bien sûr, le Dab signait encore un édito cinglant. A près de quatre-vingt dix bergeres, après cinq ans de prison et douze de clandestinité, il n'avait

rien perdu de son mordant. Avant de fermer la session, il entra son code et explora les nouveautés techniques. Les militaires marquaient le pas et les scientifiques autorisés n'avançaient pas beaucoup. En revanche, l'équipe qu'il avait quitté, et dont la plupart étaient ses disciples, avait mis au point une nouvelle formule qu'il s'empressa de télécharger.

C'était sans doute ce qui avait fait peur aux autorités quand la technologie de l'ordinateur mou avait été mise au point. Une fois en possession du cœur de la machine qui permettait de la connecter et de communiquer avec elle, il suffisait de rajouter un peu de « Matière Molle », facile à fabriquer ou à acquérir, d'entrer la formule de mise à jour et la machine organisait elle même ses connexions et sa mémoire, un peu comme un cerveau humain qui aurait pu se développer à l'infini.

Francine accepta de l'accompagner au marché, mais ils gardèrent entre eux une distance suffisante afin qu'elle ne fut pas inquiétée au cas où il rencontrerait des problèmes. L'antiquaire vendait en effet des pièces rares à des prix prohibitifs. Disons qu'il exposait puisque pendant tout le temps qu'il passa à l'observer, aucun des nombreux visiteurs n'évoqua l'idée d'une transaction commerciale.

Il se décida enfin à entrer en contact en lui demandant s'il ne serait pas possible de lui trouver une calandre de 2CV Citroën de 1956. L'homme jeta un coup d'œil circulaire et le regarda droit dans les yeux.

- Ces temps-ci, les chromes de mercédès sont nettement plus prisés.
- S'il vous reste quelque chose d'abordable, je veux bien jeter un œil.

L'antiquaire le fit passer dans la petite tente adjacente et lui confirma ce qu'il avait pressenti. Il s'agissait bien d'un point de contact de la résistance dans le but de reconstituer les réseaux. Ils cherchaient plutôt des jeunes, mais un jeune septuagénaire serait de toute façon le bienvenu. Il put ainsi récupérer quelques adresses ainsi qu'une grille de lecture du « Loup » qui lui permettrait d'accéder aux informations codées.

Il invita Francine au restaurant qui vivotait à la sortie de la ville, juste avant l'aérodrome désormais interdit. De la terrasse où il dégustèrent un excellent chapon aux châtaignes, il purent suivre l'étrange ballet des véhicules tous-terrains de luxe qui transportaient des Chevaliers de l'Ordre en tenue d'apparat. Il y avait là quelques « Mono », mais la majorité d'entre eux affichaient les broches de plusieurs religions polythéistes. Il n'allait pas faire bon musarder dans le coin. Francine lui dit qu'à l'office, le Moldaviste avait parlé de l'arrivée imminente de hauts dignitaires de

l'Ordre, et l'apparition d'une kyrielle d'hélicoptères et d'un petit aéroplane bimoteur sembla confirmer cette hypothèse.

Quand le calme revint enfin, on put distinguer le battement d'un autre appareil qui s'approchait par les airs.

Il reconnut aussitôt le feulement du V6 qu'Ernest avait ramené de Paris dans les années vingt-neuf ou trente, découpé en un doux flap-flap par la réflexion du rotor. L'appareil sauta le repli de terrain et inonda le marché la ville et ses alentours d'une pluie de petits papiers subversifs.

La riposte fut immédiate. Du sol fusèrent des salves dérisoires d'armes automatiques. Plus haut, les turbines des hélicos se remirent à vrombir. Il eut une pensée pour la gosse.

- Le temps qu'ils décollent, elle sera déjà loin.

Et pour cause. Aucun des appareils ne put prendre l'air. Comme il devait l'apprendre le lendemain dans le « Loup », une action de malveillance les avait cloués au sol en déséquilibrant les rotors. Les tabs d'équilibrage avaient été tordus et une solution d'acide concentré avait été passée sur les saumons de pales. L'action avait pu être commise en quelques minutes par un homme seul, pour peu qu'il ait quelque connaissances sur la mécanique du vol, mais un expert et plusieurs heures de réparation seraient nécessaires pour remettre les machines en état.

Césarine se paya le luxe d'un second passage en ménageant une altitude suffisante pour sa sécurité.

Francine le regarda.

- Tu la connais ?

- Ma nièce... une jolie paire de roberts sous un rotor avec deux-cent-cinquante chevaux dans le dos. Elle est née avec la République, elle n'a pas supporté la chute... Sa mère, dans un genre différent, avait déjà un fichu caractère.

Tout en parlant, il observait l'homme qui descendait vers la Grand-Combes d'un air nonchalant. Autour, pourtant, tout n'était que fébrilité. Les miliciens venaient prêter main-forte à la gendarmerie qui dressait des barrages, les Chevaliers de l'Ordre aboyaient leurs consignes dans toutes les directions. Les autochtones fermaient portes et volets, les passants cherchaient refuge dans les magasins et les bistrotts des alentours. En quelques minutes, la convivialité bon-enfant du marché avait fait place à

une effervescence inquiète. Et ce gars-là déambulait tranquillement vers le boulevard de la mine.

Sa silhouette ne lui était pas inconnue et il en fit part à Francine. Elle lui affirma que ce n'était pas quelqu'un de connu dans la région. Pourtant, il était sûr. La présence de cet homme ne pouvait pas être sans rapport avec le sabotage des hélicos.

L'étranger s'engagea sur le boulevard désert et se planta en plein milieu. L'autogire reparut dans le ciel et piqua droit sur lui. S'il ne se déplaçait pas, il aurait une jolie coupe de cheveux au ras des épaules. Mais l'appareil se posa juste à côté de lui, de sorte qu'il n'eut plus qu'à se laisser tomber sur le siège. Césarine remit les gaz à fond et disparut cette fois de façon définitive.

Fabien ! oui, c'était bien ça... un peu plus vieux, un peu dégarni, mais il n'y avait pas de doute, ce ne pouvait être que lui... Et pour faire confiance à la gosse comme il venait de le faire, ce ne pouvait être qu'un pilote.

- Encore de ta famille ?
- Non... enfin, oui... disons, pas tout à fait. C'était le pilote qui s'était écrasé vers Villefort et qui avait pris fait et cause pour la République des Oiseaux. L'affaire était restée longtemps secrète et on l'avait cru mort. Puis on avait découvert qu'il avait été mitraillé par son propre chef de patrouille. Comme son père était ministre, ça avait plutôt fait du vilain. Il doit bien friser la cinquantaine maintenant.

La terrasse était cette fois entièrement déserte et le patron multipliait les regards suppliants envers les deux derniers clients qui l'empêchaient de fermer. Francine lui fit un sourire et l'homme lui apporta l'addition. A peine avaient-ils franchi la porte que le rideau de fer claquait sur leurs talons.

- Faudra pas craindre la circulation !

Il reprirent la route de Bessèges dans le même ordre qu'à l'aller : elle devant, lui une cinquantaine de mètres plus loin. C'est donc elle qui entra la première dans la chicane. Le milicien qui venait de contrôler une famille en carriole à chevaux répondit à son sourire. Le foulard bien ajusté et le visage indemne de tout maquillage répondait à la norme en laissant transparaître sa discrète sensualité. Elle n'avait pas la tête d'une terroriste. Il lui rendit ses papiers et changea d'expression en se dirigeant vers

l'homme aux cheveux blancs qui la suivait. Inquiet sans bien savoir pourquoi, il héla ses collègues pour obtenir de l'aide, au cas où...

Francine, de l'autre côté des chevaux de frise réagit juste à temps :

- Bah Papi ? Qu'est-ce que tu fais là ? Maman m'a dit que tu devais rentrer en début d'après-midi... On n'est pas rentré à la maison !... C'est mon grand père, il n'a plus toute sa tête... il se prend toujours pour un champion cycliste... je crois qu'il a gagné des courses... en deux mille deux ou deux mille trois...

Le milicien fit plusieurs aller et retour entre les deux cyclistes. L'air de famille ne lui sautait pas aux yeux, mais le sourire de Francine emporta sa décision.

- Il faudra lui dire de s'habiller autrement.

Il aurait aimé sans doute lui demander si elle voulait dîner avec lui un soir, mais il s'en tint aux déclarations réglementaires en les regardant s'éloigner.

Le soleil passait derrière la crête quand ils arrivèrent chez Francine. Sans doute le brin de sieste qu'ils avaient fait sous les pins avait à voir dans ce retard. Il dormirait encore ce soir chez Francine, si toutefois cette diablesse acceptait de le laisser dormir. C'est en effet les traits tirés qu'il reprit la route au matin, préférant le chemin des cimes aux routes principales.

C'était curieux. Pendant trente ans, la République des Oiseaux avait soigneusement gommé les routes pour assurer sa sécurité et paradoxalement, tout le monde se déplaçait énormément. En moins de trois ans, les religieux avaient rétabli l'essentiel du réseau routier, mais aujourd'hui, plus personne ne bougeait.

Le chemin montait en pente douce, mais le pavage à l'ancienne ne rendait pas la progression facile. Les pierres de schiste posées verticalement avaient cependant mieux tenu que le bitume, d'autant plus que personne ne s'était avisé de faire des trous dedans à coups de dynamite. Il ne se souvenait pas être passé par là, mais au moins, il était sûr de ne rencontrer personne. Surtout pas un tondu en treillis ! En cinquante ans, les choses avaient diablement changé comme aurait écrit le journaliste du « Loup ».

Se fiant au soleil autant qu'aux indications qui figuraient sur son écran de guidon, il préféra suivre le chemin à flanc de coteau plutôt que de

franchir la crête dès maintenant. Il arriverait un peu plus tard sur des terrains connus, mais à couvert, il risquait moins les éclats que sa machine ou ses lunettes ne manqueraient pas de refléter sous le soleil. D'autant que la végétation, dense en hauteur, laissait un passage aisé au ras du sol. Les petites boules noires, encore molles sur le sol, lui en fournirent l'explication. Il se demanda cependant qui pouvait encore garder des chèvres sur cette partie de la montagne.

Il se situa avec précision quand il arriva au pied des rochers du Petit Ernoil. Depuis son enfance, il les avait observés de loin comme un lieu mythique et s'était promis de les explorer quand il serait grand. Puis les études, la compétition, le travail et enfin la clandestinité avaient dévoré le temps qu'il pensait assigner à cette aventure. C'était une grande falaise schisteuse trônant au sommet d'un éboulis en plein milieu de la forêt. Même les vieux, qui à l'époque devaient avoir son âge d'aujourd'hui, n'avaient jamais mis les pieds à cet endroit. Pour y faire quoi d'ailleurs ? Personne n'en ayant plus payé les impôts depuis plus d'un siècle, toute cette portion de montagne était devenue propriété communale.

Les chèvres avaient bien travaillé et les barres de châtaigneraies étaient aussi propres que si elles avaient été exploitées. Il trouva cela plutôt étrange, vu l'éloignement et l'état des chemins d'accès. S'il ne fut pas étonné de trouver un trou au pied de la falaise, c'est que les traces de présence humaine qui devenaient évidentes mobilisaient entièrement son esprit. Il adossa sa bicyclette à la roche et commença une observation détaillée des alentours.

Les fameuses mines de Sénéchas ! Son grand père lui en avait parlé, suite à la lecture d'un roman de Valès. C'était la seule trace qu'il en ait eu. Il avait cessé de questionner les anciens après qu'ils l'eurent surnommé « le dernier mineur des Cévennes ». Pourtant, de toute évidence, il était devant l'une des entrées. Bien sûr, point de chevalement, point de carreau de mine avec ses berlines et ses rails, pas de terril non plus, mais une simple ouverture à flanc de rocher, dont l'éboulis en contrebas ne laissait aucun doute sur la nature de l'exploitation.

Les murettes tout autour avaient été soigneusement remontées et il s'attendait à tout moment à voir surgir l'ermite qui s'était attelé à cette tâche titanesque. Dissimulé dans les fougères, il attendit une partie de l'après-midi, mais rien ne bougea. Quand le soleil commença à décliner, il se décida enfin à voir à l'intérieur ce qui se passait.

L'entrée avait visiblement été dégagée récemment. Il s'agissait en fait d'une ouverture essentiellement destinée à l'aération et pour évaluer la position des galeries. Aucun minéral carbonifère n'avait jamais dû franchir cette issue. Des déblais riches en poussière fine confirmaient que les derniers travaux étaient postérieurs à la dernière pluie. Les dix premiers mètres de galerie ne présentaient aucune particularité. Une découpe ogivale classique, taillée directement dans le rocher sans boiseries, laissait largement le passage d'un homme debout. Au delà, le tunnel marquait un coude, et l'obscurité régnait en maître. Impossible d'aller plus loin.

En revenant au vélo pour y prélever l'équipement d'éclairage, il réalisa que quelque chose avait changé. Bien sûr, rien n'avait bougé mais l'ambiance était différente : les cigales pourtant si bruyantes en cette saison s'étaient tues. L'oreille aux aguets, il commença à scruter les buissons.

- Alors papy, on a perdu sa maman ?

Il connaissait cette voix qui résonnait derrière lui. Il fit un effort de mémoire sans oser se retourner. Dans les taillis, quelque chose bougeait à une vingtaine de mètres. La voix lui revint en mémoire quand le jeune homme sortit du fourré suivi d'un autre puis de tout une petite troupe d'hulubertus hilares et vêtus de façon extravagante, strictement prohibée par la réglementation. Il se retourna et reconnut la petite brune aux yeux bleus qui lui avait fait du gringue lors de la soirée d'anniversaire de Francine.

- Qu'est ce qui me vaut l'honneur de vous rencontrer là ? Sans doute aviez-vous peur que je ne m'égare et vous êtes venus voler à mon secours. Car pour venir ici sans voler...
- Non, c'est beaucoup plus simple que ça. On résiste, c'est tout !
- Je ne vois pas tellement d'ennemis, et le lieu ne me paraît pas vraiment propice aux combats... quand à vos armes !
- Tu dates Papy ! Le coup de poing avec les miliciens, la destruction d'une caserne, le cache-cache avec les hélicos, c'est terminé ! Ils tiennent tout. L'info, la force, les déplacements, l'argent, tout. Ils surveillent tout. La seule possibilité qu'il nous reste, c'est le mimétisme. On est comme tout le monde, on fait comme tout le monde... et puis on pirate leur information... sur le long terme.

- ouais... et tout ça d'ici ?
- d'ici et d'ailleurs...

La brunette n'avait pas lâché son sourire. Elle le couvait d'un regard bienveillant, un peu comme on le ferait pour un enfant qui découvre que la vie n'est pas si simple qu'il l'avait supposé jusqu'ici. Elle se retourna vers l'entrée de la mine et lui fit signe de la suivre.

- Et mon vélo ?
- Ne t'inquiète pas, on va s'en occuper.

Ils se retrouvèrent au point de la galerie où il avait abandonné son exploration, mais il n'y avait plus d'obscurité. Les parois par endroit diffusaient une légère lumière qui suffisait cependant à la progression. Comme il regardait cela d'un air surpris, le barbu qui lui avait emboîté le pas l'affranchit d'une voix monocorde :

C'est un flux magnétique qu'on induit tout au long des galeries qui provoque une réaction des micas. C'est plus simple et plus facile à contrôler qu'une installation électrique.

Après un bon quart d'heure de marche, ils aboutirent dans une grande salle où régnait une certaine effervescence. Il y avait là toute la panoplie des mines du début du siècle dernier : rails, berlines, canalisations d'eau et d'air... ânes ! C'était semble-t-il une plate-forme d'aiguillages. Après l'avoir présenté à celui qui semblait responsable de l'installation, son hôtesse se dirigea vers une cage d'ascenseur. Cage était vraiment le mot. A peine la grille fut-elle refermée, qu'il eut l'impression que ses tripes lui arrivaient dans la bouche. Il faisait noir à nouveau.

Machinalement, il évalua la chute : dix secondes. Près de cinq cents mètres. Chassez les chiffres, ils reviennent au galop. Puis il sentit ses genoux fléchir sous l'effet de la décélération brutale. Sous eux, la lumière revenait. En lâchant le tube qu'il avait cramponné machinalement pendant toute la descente, il se rendit compte que de petites lèvres charnues effleuraient légèrement les siennes. Il ne résista pas.

La traversée s'acheva par un petit voyage sur un véhicule électrique autonome pour six personnes. L'immense pièce blanche dans laquelle ils débouchèrent avait en ce lieu un parfum d'irréel. On aurait dit une de ces salles aseptisées qui regroupait l'informatique centralisée des entreprises de pointe à la fin du vingtième siècle. Le parfum se concrétisa autrement en lui rappelant une odeur bien singulière.

Au centre de la pièce trônait un immense aquarium rempli d'un liquide irisé. Le cube aurait pu contenir un immeuble de deux étages. Autour, une ribambelle de femmes et d'hommes en blouse blanche et serre-tête s'activaient devant des écrans. Un sourire illumina son visage.

- Qu'est-ce que ça fout là ?
- Ça travaille, ça travaille ! Ça résiste à la connerie humaine ! C'est plutôt efficace.
- Alors, c'est là qu'est cet ordinateur qu'il cherchent depuis des années !
- Là et ailleurs !

Il fit le tour de l'aquarium. La bête avait singulièrement évolué depuis qu'il avait vu détruire le prototype par les religieux. La taille notamment avait largement décuplé. Devant les parois, les ingénieurs délimitaient mentalement des zones et le liquide, derrière le verre, s'animait pour afficher en trois dimensions les données sollicitées.

- Et s'ils vous trouvent ?
- S'ils nous trouvent ? On fiche le camp !
- Oui, mais tout ça ?

C'est pas très difficile, on ouvre le robinet et tout s'écoule dans les entrailles de la terre. En milieu hostile, les bactéries ne vivent pas plus de quelques heures. De toute façon, les données sont toutes sauvegardées ailleurs. « Ailleurs », c'est le principe de base.

- Mais comment communiquez-vous ?
- L'espace est plein de satellites. La plupart ne servent plus à rien, on ne fait de mal à personne en les utilisant. De toute façon, les religieux sont incapables d'en faire quoique ce soit.

Son interlocutrice qui depuis l'ascenseur ne lâchait plus sa main enfila une blouse blanche et un de ses casques serre-tête.

- Regarde !

Elle se posta devant une surface inutilisée de l'aquarium et se concentra. Un écran d'un bon mètre de côté se balisa, faisant défiler une foule d'informations qu'elle complétait, souvent dans un mode crypté. Il put au passage déchiffrer son patronyme quand la machine lui demanda de s'identifier : Sandra Duchemin. Puis défilèrent une série d'images dont il ne percevait pas bien l'utilité. Enfin, il put discerner très nettement les

formes d'un satellite que les scientifiques officiels venait de lancer, afin de pouvoir venir à bout des communications illicites de la subversion.

- Tu vas assister en direct à la prise de contrôle de l'engin. C'est prévu pour dix huit heures cinq ... dans exactement trois minutes.

Ils attendirent en silence devant l'écran. A l'heure prévue, le satellite bascula et modifia lentement son orbite.

- Et voilà ! Pour les communications et la technologie, ils ont près d'un siècle de retard. Tu vois ? Alors, tu enfiles un pantalon long, tu te mets un coup de rasoir pour faire sérieux, tu affiches ta religion sur ta poitrine et tu cesses de gifler les religieuses. A ton âge, quand même, il faudrait être un peu sérieux !

Il promit d'y réfléchir, d'autant que Sandra qui s'était montrée très tendre jusqu'à une heure plus qu'avancée de la nuit lui avait recommandé de bien prendre garde à lui. Quand il se réveilla seul sur la couchette de la petite hutte aux abords de la mine, il réalisa qu'il était déjà très tard et qu'il ne récupérerait plus aussi bien de ces nuits sans sommeil. A son âge ! Était-ce bien raisonnable ?

Il arriva au mas en fin de matinée. Depuis quelques années, l'endroit était devenu plus calme. Comme lui, sa sœur et Che avaient pris des rides. Il gravit le chemin, contourna le rocher qui gênait toujours le passage, passa sous les noisetiers légendaires et trouva comme toujours la porte ouverte et la maison vide.

Plus loin, le petit hangar se délabrait au milieu des fougères qui envahissaient la piste. Le rocher du Vieux et la petite pierre de la Mère. Il fallait vraiment savoir ce qui s'était passé là. Marine le rejoignit.

- J'ai vu ton vélo. Je me suis doutée que je te retrouverais ici. Il paraît que tu rosses les jeunes femmes ?

Sous l'uniforme et derrière le canon, je n'avais pas bien vu ce qui se cachait. C'était une femme ? Je n'ai pas tellement vu de féminité, mais je vois que les nouvelles vont vite.

- Tu sais, depuis cinquante ans, les gendarmes connaissent le chemin. Dès qu'ils ont un problème, ils envoient un « nouveau »... Qui se plaint de n'avoir pas pu monter en voiture jusqu'ici !... Tu déjeunes avec nous ?
- Si c'est toi qui cuisines, je ne vois aucune raison de refuser.

Ils reprirent le chemin du mas. Che venait de rentrer. Il avait toujours son air de se moquer du monde.

- J'ai vu ta copine au magasin. Mignonne ! C'est comment déjà son nom ? Blandine, Sabine...
- Francine !
- Certains pensent que c'est ta fille... remarque d'autres prétendent que c'est ta petite fille.
- C'est ce qu'elle a fait avaler au milicien à la Grand- Combe. Sinon, je pense qu'ils ne m'auraient pas laissé passer... Tiens, par la faute de TA fille, justement. Elle a planté un beau bazar avec son pote Fabien.
- On a vu le journal. Soit dit en passant, elle a fait des bonnes photos. En pleine action, ce n'était pas si facile...
- Tu lui passes tout à cette gamine, pas étonnant qu'elle n'en fasse qu'à sa tête.

Je lui passe tout, je lui passe tout, elle a trente-cinq ans... elle ne demande plus la permission !

Sentant arriver la scène de ménage entre sa sœur et son mari, il recentra la conversation sur le contenu de son assiette. Pas très élaboré, mais toujours très efficace. Surtout qu'il y avait de quoi parler. Les talents culinaires de sa sœur comme la reconversion agricole de Che méritaient d'être soulignés à chaque fois. Le petit clinton interdit au siècle dernier participa activement au réchauffement des cœurs.

Vinrent ensuite les discussions sur l'avenir. Le monde était décidément toujours à refaire. Au mois d'août quand les prêtres avaient fait leur coup d'éclat, tout avait été paralysé pendant une semaine, puis, les querelles internes et les conflits de personnes ayant empêché la prise totale et immédiate du pouvoir, les Chevaliers de l'Ordre avaient décidé de poursuivre sur la voie qu'ils avaient engagée.

La résistance partout prenait corps sous des formes inédites. Certains lorgnaient déjà outre atlantique sur la puissance économique dominée par les militaires du Pentagone, d'autres rêvaient d'une république Européenne forte indivisible et indépendante, d'autres encore imaginaient une fédération laïque des régions sur le vieux continent.